

Le deuil au féminin

Maria Tuiran Rougeon

Introduction

Lors du séminaire à l'étude¹ il y a trois ans, nous avons pris la mesure de la cure analytique en tant qu'acte. Acte qui est censé nous mener à un décalage qui nous dégage du rapport à notre jouissance et nous indexe à notre désir. Dans celui² que nous étudions cette année, Lacan semble nous indiquer que, alors que nous partons de la supposition d'un savoir de l'analysant à l'adresse de l'analyste, le parcours de la cure implique qu'à se tenir en ce lieu où l'objet petit *a* est à la commande en tant que semblant, l'analyste aura à supporter *l'(a)mur*, opérant ainsi la disjonction entre la jouissance et l'impossible, dans la répétition.

À la lecture des six premières leçons, il m'a semblé entendre un passage opéré par Lacan, d'une position d'un supposer à un supporter, qui m'évoque la clinique de l'adolescence. Au fil du travail en cartel et lors des journées de préparation de ce séminaire, la dimension de la consistance s'est dessinée, tel que Jean Marie Forget en parle, la consistance sollicitée par l'adolescent auprès de petits autres censés représenter l'autorité. Il m'a paru que nous pouvions faire un parallèle avec la cure ; pour qu'au moment de l'adolescence, il puisse se produire un acte, il revient aux autres d'opérer ce passage d'un supposer à un supporter qui permettra une articulation RSI, en tant que le supporter c'est le Réel même dans la triplicité du RSI. Au fur et à mesure de la lecture, la figure du deuil, du deuil au féminin plus particulièrement, s'est imposée à moi, éclairé par ma clinique. Je tenterai de vous faire entendre le pourquoi.

La psychanalyse définit le deuil comme étant à la fois à la fois la perte de quelqu'un, d'un être cher, la réaction à cette perte, ainsi que le processus de détachement de l'être perdu. Freud, dans *Deuil et mélancolie*³, trace la différence entre le deuil normal en tant que réaction à la perte d'un être aimé, le deuil pathologique défini par lui comme une difficulté à retirer la libido des liens qui retiennent l'endeuillé à l'objet perdu, et la mélancolie qu'il définit comme étant « ...*la réaction à une perte de l'objet qui est soustraite à la conscience* ».

Dans une élaboration postérieure *Le moi et le ça*⁴ de 1923, il définit l'idéal du moi comme l'héritier du complexe d'Œdipe. L'idéal du moi constitue l'introjection de l'objet perdu dans le moi. L'ambivalence dans ce processus d'introjection de l'objet sera le facteur déterminant des complications dans les processus des deuils vécus par la suite.

Mélanie Klein⁵ décrira la position dépressive chez l'enfant. À la suite des avancées de Freud et d'Abraham au sujet du deuil, elle élabore cette position comme un dispositif propre à l'évolution normale de l'enfant et qui sera réactivé à chaque fois qu'il fera l'expérience du deuil par la suite. Ce dispositif se met en place, selon ses observations, dès les premiers mois de vie de l'infans.

Jacques Lacan, quant à lui, radicalise la fonction du deuil de la petite enfance, du fait de notre condition d'être parlant, en tant qu'il définit l'objet cause du désir comme perdu à tout jamais,

¹ Jacques Lacan, *L'acte analytique*, Séminaire 19-19, Éd. Association Freudienne International, Paris 19

² Jacques Lacan, *Les Non Dupes Errent*, leçon du 23 avril, P. 187, Éd. Association Lacanienne International, Paris 2009

³ Sigmund Freud, « Deuil et Mélancolie », *Métapsychologie*, 1915, Folio, 2002

⁴ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Éditions Payot, 1968, PP. 177 à 234, Collection : Petite bibliothèque Payot, n° 44

⁵ Mélanie Klein, *La controverse Anne Freud Mélanie Klein*, 1941-1945, PUF, Vendôme, 1996

laissant une place vide qui est nécessaire à la constitution de toutes les relations d'objet et donnant lieu à toute position subjective. Tout objet, ensuite, ne pourra être que métonymie de celui qui manque et qui fait advenir le sujet et son désir.

Nous pouvons déjà avancer, à partir de ces quelques points de repère que le deuil se décline sous trois registres : Symbolique, Imaginaire et Réel. Le registre symbolique du deuil serait le processus psychique par lequel une personne parvient à se détacher des liens l'attachant à l'objet perdu ; cette opération rétablit la présence sur fond d'absence. Le registre imaginaire pourrait être constitué par les signes extérieurs de deuil, ainsi que toutes les représentations qui émergent au sujet de l'être cher perdu, représentations qui semblent être l'effet d'une idéalisation. Quant au registre réel, il s'agit de l'absence même de l'objet, sa mort, plus encore quand elle est survenue d'une manière brutale, accidentelle ou injuste.

Spécificité du Réel ?

Mais que dire du deuil au féminin ? Aurait-il des caractéristiques spécifiques pour elle ?

Je vous propose d'avancer déjà ceci : pour une femme, son ex-sistence se définit à partir de la perte. Même si pour un homme, la perte ne sera pas absente de sa trajectoire, il ne s'y confronte pas du même lieu.

Pour Jacques Lacan⁶, devant le miroir, autant la petite fille que le petit garçon ont à faire à la chute de l'objet cause du désir, en tant qu'il est représentant de la complétude avec la mère, mais également à la perte de l'image jubilatoire constituante de l'unité corporelle. À la sortie de l'Œdipe, nous savons depuis Freud, que la libido est essentiellement masculine, même pour la petite fille. La petite fille n'a pas à faire à la même perte que le petit garçon ; lui a à perdre le phallus pour l'avoir plus tard, autrement dit, pour lui avoir le phallus s'inscrit sur fond de menace ; elle ne l'a pas, elle ne pourra que l'être ou plutôt le représenter pour un homme, plus tard, le phallus pour elle s'inscrit sur fond de manque. Dans ce processus, la petite fille doit lâcher son objet d'amour premier (la mère) pour pouvoir revenir vers elle dans un processus d'identification secondaire, elle est donc invitée à perdre sa place et à migrer pour faire du père son objet d'amour. « *Le phallus entre en jeu comme tel, dans le premier abord du sujet avec le désir de la mère* », nous dit Lacan, dans *Les formations de l'inconscient*.⁷ L'enfant aura à faire au manque dans l'Autre. C'est à ce même endroit que Lacan va loger le signifiant phallique qui va ordonner tous les autres objets qui jalonnent le parcours de l'enfant (oral, anal, regard et voix), en tant que le phallus est le terme minimum commun entre un homme et une femme.

La physiologie du corps de la femme lui impose, à différentes étapes de sa vie, un Réel à partir duquel elle aura à se définir. De plus, ce Réel lui-même véhicule un certain nombre de représentations imaginaires qui vont jaloner le cours de son existence, représentations qui peuvent devenir des signifiants pour certaines. Mais elle n'est pas toute engagée dans la perte et la perte n'est pas forcément tout pour elle ; même si le Réel de son corps s'organise à partir d'elle, dans le parcours de la vie, comment parvient-elle à *ex-sister* avec le « pas-toute » phallique ? Comment construit-elle sa subjectivité sans avoir à se référer à une exception ?

Jean Paul Hiltenbrand⁸, dans son séminaire de cette année, nous rappelle que la jeune fille peut se passer du Nom-du-Père, de la métaphore paternelle, pour construire son identité ; il me semble

⁶ Jacques Lacan, *La relation d'objet et les structures Freudiennes*, 1956-1957, Éd. Association Freudienne International, Paris 1994

⁷ Jacques Lacan, *Formations de l'inconscient*, Éd. Association Freudienne International, Paris, 1998

⁸ Jean Paul Hiltenbrand, Séminaire 2010- 2011, Éd. Ecole Rhône Alpes d'Etudes Freudiens et Lacaniens

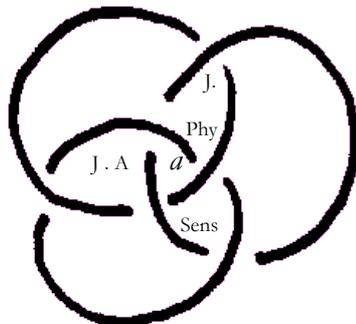
pour autant pouvoir dire qu'elle ne pourra pas se passer de l'assentiment du père pour assumer sa féminité auprès d'un homme.

L'hystérique nous donne la figure de celle qui se considère la victime de ce Réel et qui sera prête à s'engager dans le combat contre cette injustice ; la rencontre avec un homme sera vécue réellement comme une grande violence et son corps est le lieu où le refoulement aura lieu, comme nous le rappelle Charles Melman⁹, dans la relecture qu'il nous propose des écrits de Freud.

La névrose obsessionnelle donne à une femme un autre type de mécanisme qui la défend de son propre désir. Charles Melman nous indique que dans la névrose obsessionnelle, le mouvement des signifiants organisés par une chaîne signifiante n'ayant que les antécédents et les conséquents, le désir inconscient reste refoulé dans un espace de dénégation, d'annulation. Ainsi la figure de La Vierge mise en valeur par la religion peut constituer le destin pour une femme, lui faisant faire ainsi l'économie et du non-rapport sexuel et de son désir.

La clinique de l'adolescence nous donne également l'illustration de la manière dont une femme, en tant que mère, peut se mettre à l'abri de son désir.

En effet, Jacques Lacan¹⁰ dans le séminaire que nous étudions, sur le chemin de la jouissance phallique, nous indique que l'objet petit *a* vient faire obstacle dans la mise à plat du nœud borroméen.



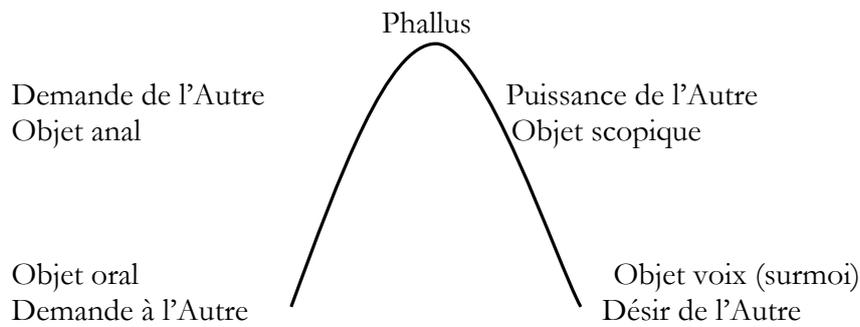
Jean Paul Hiltenbrand (ibid.) nous rappelait récemment que : « *Un enfant peut venir, pour une femme, être logé à la place de cet objet petit a, comme un barrage contre la jouissance phallique* ».

Cet objet *a* est en effet commun, au temps de la petite enfance, entre la mère, ou celle qui est en position de grand A primordial, et l'enfant. Jacques Lacan, dans le séminaire *L'angoisse*¹¹ décrit le circuit de la pulsion. Il trace une flèche qui part du sujet, du corps du sujet et qui privilégie l'objet selon la demande à l'Autre, pour l'objet oral ; la demande de l'Autre, pour l'objet anal ; la puissance de l'Autre, pour l'objet scopique ; et le désir de l'Autre, pour l'objet voix. Une manière d'insister sur le fait que le sujet décroche son objet petit *a* au lieu de l'Autre.

⁹ Charles Melman, *Nouvelles études sur l'hystérie*, Éd. Joseph Clins, Paris, 1984.

¹⁰ Jacques Lacan, *Les Non Dupes Errent*, leçon du 23 avril, P.187, Éd. Association Lacanienne International, Paris 2009

¹¹ Jacques Lacan, *L'angoisse*, Éd. Association Lacanienne International, Paris 2005.



La position médiane du phallus, dans ce parcours qu'il illustre, indique que c'est au prix du passage par cette dimension que les objets libidinaux deviennent des objets cause du désir, marqué donc par le symbolique. Le phallus ne peut donc que rester voilé, que devenir un pur signifiant. Si cette opération n'a pas lieu, ces objets restent l'enjeu de la relation mère-enfant au travers des objets positivés.

À l'adolescence

Au moment de l'adolescence, l'enfant a à décrocher son propre objet et organiser sa propre subjectivité ; comme dans l'injonction « La bourse ou la vie » (figure1), quoi qu'il fasse, il n'en sortira pas indemne, puisqu'à vouloir récupérer ses billes, il aura à soutenir son désir et donc sa division subjective.

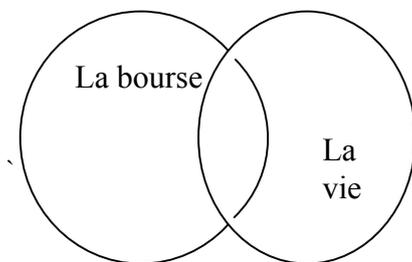


Figure 1

Mais ce qui est en jeu entre lui et sa mère n'est pas sans conséquences pour la femme qui est en position de mère. Elle sera confrontée à la perte qu'elle aura à supporter pour que l'adulte advienne en la personne de son enfant. Elle aura à s'appuyer sur sa propre subjectivité et soutenir son ex-sistence et donc sa position féminine, se situant en tant que représentante du grand A barré (Figure 3). Cette position suppose qu'elle supporte le fait d'être entamée de son être maternel, pour tenir lieu de représentante du trésor des signifiants. *A contrario* si elle ne supporte pas la perte, par moments ou tout le temps, elle pourra être tentée de venir se situer du côté de l'être, l'être maternel qui se suppose indispensable, incontournable encore et toujours, elle se suppose toute pour son enfant, maintenant ainsi l'objet en commun. (Figure 2). Peut-être bien que cette manière de se tenir du côté de l'être maternel constitue une défense contre le fait de représenter l'objet petit *a* pour un homme, puisque du coup, dans cette configuration de l'être maternel, elle l'aura son phallus.

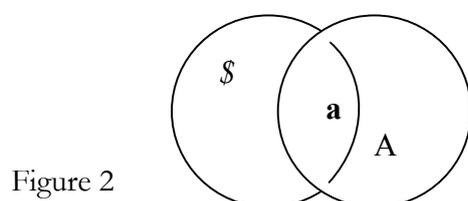


Figure 2

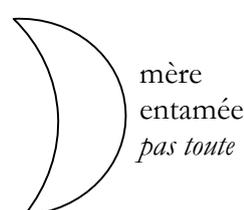


Figure 3

J'entends les questions des femmes. Elles s'interrogent sur la manière dont elles s'y prennent avec leur adolescent. « *Pourtant, me disent-elles, tout le monde me dit qu'il faut lâcher* ». Lâcher, lâcher, lâcher, l'a cher ; il s'agit bien de l'objet petit *a*, qu'il soit cher à chacun ou que l'adolescent soit pour la mère en place de pure chair, de petit bout de chair.

Dans la langue de Cervantes¹², le mot deuil a deux significations : la mort et le processus de détachement du latin *dolus* comme en français ; mais également le duel, au sens de combat, dérivé du latin *duellum*, proche de « duo », proche à une lettre près du deuil en français.

À suivre le dictionnaire, il y a, d'une langue à l'autre, une tension entre le deuil et le combat. Ces deux bouts à tenir, peuvent être une autre manière de dire cette tension entre le signifiant du grand A barré et le phallus, écart qui creuse la position féminine, entre la positivation ou pas de l'enfant en place d'objet petit *a* et de la représentation de ce grand A barré ou pas.

C'est donc entre l'existence et l'être, entre le supposer et le supporter, entre l'être et l'avoir, qu'elle aura à nouveau à migrer. Mon hypothèse, dans l'écoute de ses femmes qui se confrontent à l'adolescence de leur fils ou de leur fille, sur le divan ou en institution, est que l'adolescent parviendra ou pas à engager son propre désir, selon la possibilité dont la mère parviendra à supporter cette perte qui la renvoie à la perte initiale, la perte de son propre objet cause de son désir. Charge à elle de supporter ce Réel pendant que son enfant aura à découvrir son propre désir. Voilà en quoi consiste le travail de deuil principal de toute femme qui se trouve à représenter ce grand Autre pour son enfant. Deuil non seulement de l'enfant qu'il fut, mais également de celui qui n'advient plus ; deuil qui la renvoie à tous ces deuils qui l'ont façonnée, tout le long de sa vie. Une autre manière de la dire « *pas toute* ».

Autrement le prix à payer peut être l'addiction : a diction. Les objets (nourriture, drogue, jeux vidéo, alcool) sont des objets positivés, qui deviennent l'enjeu de la relation mère-enfant, en lieu et place de ce processus de deuil qui serait obturé. Permettre le décrochage de cet objet reviendrait à permettre la mise en place d'un symptôme pour l'adolescent, au lieu de ces mises en actes qui constituent une mise en suspend de la structure. Voici ce qui constituerait, à mon sens, un acte analytique, dans l'accompagnement de l'adolescent et son entourage.

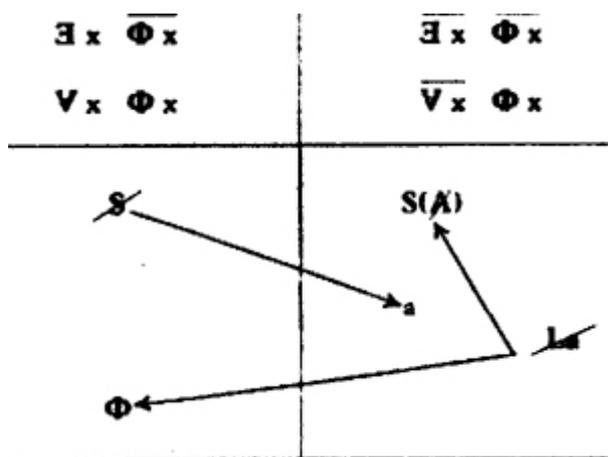
En conclusion :

« *Ce savoir inconscient ne se supporte pas de ce qu'il existe, mais de traces que cette insistance laisse ; non pas de la vérité, mais de sa répétition en tant que c'est en tant que vérité qu'elle se module* », nous dit Lacan dans la leçon du 23 avril¹³. Ce savoir inconscient pour une femme se supporte de ses traces que ce Réel de la perte laisse dans son propre corps. C'est bien dans ce Réel que sa jouissance fait irruption. Mais puisqu'elle a à faire au langage, elle ne peut pas être « toute » dans la jouissance autre, même si ce Réel insiste pour elle à différents moments de sa vie. Dans ce parcours qui la mène de la fille à une femme, elle se tient d'une façon singulière entre le signifiant du grand A barré et la fonction phallique, tel que Jacques Lacan nous le propose dans le tableau de la sexuation, dans le séminaire *Encore*¹⁴.

¹² *Diccionario de uso del Español*, María Molineros, Gredos, Madrid, 1983.

¹³ Jacques Lacan, *Les Non Dupes Errent*, leçon du 23 avril, Éd. Association Lacanienne International, Paris 2009, P. 187.

¹⁴ Jacques Lacan, *Encore*, Éd. Association Lacanienne International, Paris 2009.



Mais il y a à entendre ce « se tenir » comme un mouvement permanent, de l'un à l'autre. Ce qui constitue certes sa fragilité, mais en même temps toute sa richesse. Avoir à faire à ce Réel de son corps lui permet de supporter la douleur de l'existence différemment de l'homme, avoir à se tenir entre le grand A barré et la fonction phallique lui donne cette souplesse dont elle a besoin pour exister comme fille, femme, et pour pouvoir consentir à être l'objet pour son partenaire à des moments et de se définir autour de son propre objet, tout cela en même temps, à la fois. C'est ainsi que dans la perte, elle est également gagnante. Dans ce même séminaire, Lacan insiste et nous fait entendre dans la leçon du 21 mai, « *qu'il nous faut concevoir le symbolique comme dérobé, soustrait à l'ordre Un de la jouissance phallique¹⁵* ». Nous pouvons entendre qu'elle a à faire au Symbolique en tant qu'il lui vient de la jouissance phallique qu'elle trouve auprès d'un homme. C'est ainsi que nous pouvons affirmer qu'une femme ne raconte sa vie qu'à partir de ses rencontres avec les hommes.

¹⁵ Jacques Lacan, *Les Non Dupes errent*, P. 217